



**HAL**  
open science

# Coopération, perspicacité et structure de l'interaction verbale

Michel Musiol

► **To cite this version:**

Michel Musiol. Coopération, perspicacité et structure de l'interaction verbale. Colette Stévanovitch; Henry Daniels. L'affect et le jugement. Mélanges offerts à Michel Morel à l'occasion de son départ en retraite, 2 (6), Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.385-404, 2005, GRENDEL, 2-901198-39-2. hal-04698918

**HAL Id: hal-04698918**

**<https://hal.science/hal-04698918v1>**

Submitted on 16 Sep 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Coopération, perspicacité**

### **et structure de l'interaction verbale**

#### **1. Introduction**

Par hypothèse, nous considérons que la compétence cognitive humaine responsable du comportement conversationnel est en grande partie ou en totalité le produit de la phylogenèse.

En ce sens, quel que soit le contexte dans lequel il est produit, le comportement humain est toujours un comportement « possible », déterminé. Bien sûr, ces comportements sont produits dans le monde, en l'occurrence relativement à la configuration de l'interaction « sujet / monde » qui associe le sujet à certains stimuli manifestes de l'environnement dans lequel il se trouve. Mais ils n'en sont pas moins déterminés par les propriétés de l'état cognitif « a priori » du sujet. De ce point de vue, certains stimuli environnementaux sont manifestes à la cognition du sujet parce que l'espèce s'est dotée des dispositions qui permettent au sujet d'être sensible à ces stimuli-là.

Sur le plan heuristique, la rationalité d'un comportement ne peut s'appréhender que dans le contexte dans lequel il s'accomplit. Il se trouve que le contexte le plus adéquat à l'appréhension des discontinuités de la pensée est, selon nous, l'interaction verbale. Le contexte qui déclenche le comportement ne se réduit pas à l'impact d'un stimulus isolé (par exemple une illocution). Dans la mesure où le sens d'un comportement est rarement figé, dans la mesure où la signification d'une illocution est appelée à évoluer dans la dynamique de la structure conversationnelle, il apparaît donc pertinent d'élargir le cadre de l'observation du comportement appréhendé à l'interaction afin d'en saisir toute la rationalité. Outre les propriétés a priori de la

cognition inférentielle du sujet, outre les caractéristiques spécifiques de son « élément » déclencheur, le contenu du comportement accompli à tout instant par un interlocuteur est soumis à la configuration, à la dynamique, et donc à la « logique » d'un 3<sup>ème</sup> facteur : l'interaction verbale. Nous nous proposons d'étudier ici la structure de conversations pathologiques schizophrènes, c'est-à-dire la structure d'interactions verbales opposant un locuteur diagnostiqué schizophrène à son interlocuteur « normal » (Musiol & Trognon, 2000).

## **2. Interaction, coopération et conversation**

Il ne s'agit pas simplement de prendre en considération les normes ou caractéristiques associées à la configuration de types d'interaction qui ont leur loi propre (la situation expérimentale unilatéralement dirigée, l'entretien d'embauche, l'entretien didactique ou l'entretien clinique qui sont par nature dissymétriques, ou bien la conversation pathologique). Il s'agit plutôt d'examiner si, et si oui, en quoi, la réciprocité des comportements, en d'autres termes l'alternance des tours de parole est susceptible dans l'interaction verbale d'influer elle aussi spécifiquement sur la rationalité d'un comportement, voire d'en révéler la singularité.

Nous considérons donc que les propriétés de l'état cognitif « initial » impliqué ne peuvent être réellement appréhendées qu'en vertu d'une analyse fine des caractéristiques et de la logique du système interactionnel dans lequel le comportement du sujet s'exprime. Sur le plan épistémologique, cela revient à penser que le « cognitif » désigne à la fois un ensemble de propriétés qui sont relativement indépendantes du monde (ou même complètement indépendantes du monde en un temps « t » c'est-à-dire pré-existantes au monde) mais qui sont en même temps susceptibles d'être modifiées – dans une certaine mesure – sous l'effet d'une confrontation interactionnelle avec ce monde. Dans une acception faible de l'impact de la relation « interaction-cognition », les propriétés de la cognition

*L'interaction verbale*

s'ajustent au monde en fonction d'un ensemble de possibles mais ne sont en rien modifiées. Dans une acception forte de l'impact de cette relation, les propriétés de la cognition peuvent être transformées par leur confrontation au monde. Quand bien même cette seconde hypothèse est pertinente épistémologiquement, nous ne disposons actuellement d'aucun argument théorique pouvant expliquer l'incidence de la configuration dynamique et logique de l'interaction à la constitution de l'état cognitif.

On admet assez largement que les propriétés de l'état cognitif « initial » de l'homme moderne, lequel se rattache à la lignée des primates depuis 70 millions d'année (Coppens, 1983), se sont constituées de façon accélérée à l'échelle du temps phylogénétique depuis au moins 150 000 ans (Dunbar, 2001) voire 250 000 ans (Gould, 1995). On ignore précisément encore les principes de la configuration « sujet-monde », selon nous « sujet-interaction », qui auraient abouti à la structuration de la cognition de l'homme moderne mais il est à parier que les contraintes inhérentes à cette configuration « sujet-interaction » étaient peu différentes de celles auxquelles l'homme contemporain est aujourd'hui soumis.

L'étude du raisonnement et de l'inférence pragmatique dans le domaine empirique des conversations pathologiques est approprié à l'investigation de ce questionnement parce que les sujets pathologiques, étant donné leurs pathologies respectives, ont pour particularité de n'être sensibles qu'à un sous-ensemble des facteurs contextuels qui constituent le monde avec lequel ils interagissent. On peut donc s'attendre à ce que les stimuli auxquels ils réagissent, dans les configurations interactionnelles singulières au sein desquelles ils sont amenés à réagir à ces stimuli, constituent autant de facteurs qui sont de nature à révéler sur le mode de la déficience (et parfois même de l'efficiency) certaines propriétés de la cognition impliquées dans la régulation du comportement en conversation.

La théorie gricienne de la coopération peut être envisagée comme un système de représentation de certaines des contraintes cognitives qui sont impliquées dans l'activité d'interprétation en

conversation.<sup>1</sup> Outre son célèbre principe de coopération,<sup>2</sup> Grice (1975, 1978) distingue en écho à Kant, certes quatre catégories d'information que sont la quantité, la qualité, la relation et la modalité entre lesquelles se répartissent des règles et sous-règles plus spécifiques dont les effets s'accordent en général au principe de coopération. Mais il explique que ces catégories donnent lieu à cinq maximes conversationnelles principales qu'il qualifie de super-maximes (Grice 1975/1989 : 26-27). Ces maximes principales consistent en deux maximes de quantité, une super-maxime de qualité spécifiée par deux maximes supplémentaires, une maxime de relation, et une super-maxime de manière qui se développe en différentes sous-maximes dont Grice ne donne que quatre exemples dans son article original de 1975 (Musiol, 1995).

### **3. La structure interlocutoire de l'échange communicationnel assertif dans l'interaction schizophrénique**

#### **Méthodologie**

Afin de capter d'une part la rationalité de la stratégie interprétative de l'interlocuteur « normal » confronté au discours schizophrène ainsi que celle de l'interlocuteur schizophrène confronté au discours du locuteur « normal », nous avons utilisé un corpus composé d'une trentaine de conversations schizophrènes. Nous avons ensuite relevé systématiquement toutes les illocutions assertives accomplies au sein de transactions initiées par le locuteur initial, qu'il soit schizophrène ou « normal ». Les assertions sont des actes de description du monde. Le but illocutoire d'un acte de langage assertif consiste à représenter comme actuel un état de choses (Vanderveken, 1988). Cependant, en conversation, les actes de langage à but assertif

---

<sup>1</sup> Grice utilise le terme « conversation » mais sa conception de la conversation nous semble plus proche de ce que nous appelons « communication » (Musiol & Trognon, 1999).

<sup>2</sup> Le principe de coopération (C. P) est présenté ainsi : « que votre contribution conversationnelle corresponde à ce qui est exigé de vous, au stade atteint par celle-ci, par le but ou la direction acceptés de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagé ».

*L'interaction verbale*

sont la plupart du temps traités par les interlocuteurs comme s'ils renvoyaient à une intention de communiquer implicite du locuteur (Musiol, 1998). Nous nous arrêterons donc ici plus singulièrement sur une sous-partie des données que nous avons recueillies. Il s'agit en effet de prendre en compte, dans les mêmes conditions, la totalité des assertions accomplies à l'initiative du locuteur schizophrène ou à l'initiative du locuteur « normal ». Ces assertions ont donné lieu au second temps-clé du schéma conversationnel à un traitement interprétatif de type déductif de l'interlocuteur « normal » ou bien de l'interlocuteur schizophrène. Il s'agit donc de prendre en compte toutes les assertions qui ont été traitées par l'interlocuteur comme des illocutions véhiculant une intention de communiquer non-littérale.

Nous proposons donc de comparer la condition « assertion accomplie par le locuteur schizophrène / déduction réalisée par l'interlocuteur 'normal' » à la condition « assertion accomplie par le locuteur 'normal' / déduction réalisée par l'interlocuteur schizophrène ». Lorsque dans une transaction assertive le locuteur est schizophrène et l'interlocuteur « normal », cet interlocuteur a tendance à trouver un sens implicite par inférence non-démonstrative (déduction non-triviale) dans la majorité des cas (49 fois / 67). Dans les mêmes conditions d'observation, l'interlocuteur schizophrène a pour sa part moins tendance à chercher un sens implicite face aux assertions du locuteur « normal » (10 fois / 58) (par déduction non-triviale).

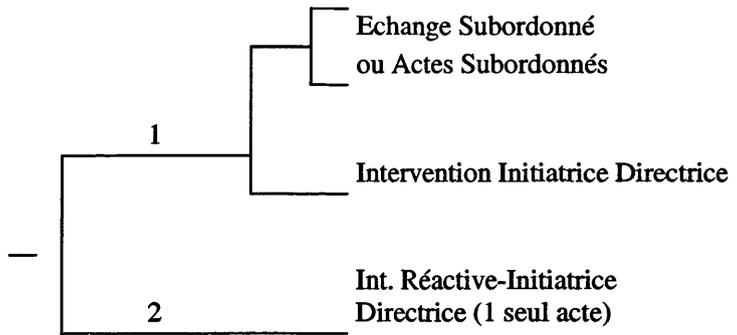
A chaque fois qu'il y a reconnaissance d'un sens implicite par l'interlocuteur (qu'il soit « normal » ou schizophrène), la transaction conversationnelle est organisée selon le schéma suivant :

I1 / Assertion : i) structurée proactivement ou réduite à un seul constituant (= T1)	
I2 / Assertion : ii) réaction assertive simple	(= T2)

Structure de l'échange assertif donnant lieu à implicature conversationnelle

Selon le modèle théorique de l'échange assertif auquel nous parvenons, la réaction de compréhension de l'interlocuteur structure l'intervention du locuteur généralement de façon proactive (ou

descendante) ; la gestion de I1, étant donné I2, est donc proximale. L'acte de langage réactif-initiatif accompli par l'interlocuteur consiste en plus, la plupart du temps, en une assertion simple, donc une intervention composée d'un seul constituant de rang acte.



Structure hiérarchique « typique » de l'échange assertif (proactif) associé à un processus déductif non-trivial

Le processus interprétatif qui est sous-jacent à la réaction interprétative de l'interlocuteur peut être représenté selon un modèle de l'inférence<sup>3</sup> :

p : assertion initiative (prémisse majeure) / I1  
 prémisse implicitee 1  
 prémisse implicitee n (facultatif)

---

q : conclusion (intervention réactive-initiative) / I2

Formalisation « typique » du processus déductif dont la conclusion est restituée au sein du contenu propositionnel de I2 (interlocuteur)

<sup>3</sup> On rappellera qu'un modèle de l'inférence est un modèle qui explique, à partir de l'énoncé et d'autres informations (situation, contexte, règles de conversation) comment recouvrer les aspects non littéraux du message communiqué. D'une manière plus générale, on dira qu'un modèle de l'inférence est un système reliant un ensemble de prémisses à une conclusion (Sperber & Wilson, (1986) 1989 ; Moeschler, 1996).

*L'interaction verbale***Le contenu du dispositif interprétatif : la sémantique de l'a-priori empirique de l'interaction communicative en conversation schizophrène***a) Exemple d'application du modèle inférentiel à la stratégie interprétative de l'interlocuteur*

Le rétablissement du sens<sup>4</sup> par l'interlocuteur « normal » ou bien schizophrène face à la difficulté d'appréhension qu'engendre le discours du locuteur dans ce type de conversation pathologique en passe donc fréquemment par une stratégie inférentielle. Cette étude a pour objectif de décrire la syntaxe et la sémantique de la stratégie cognitive qu'emploient les interlocuteurs dans l'interaction verbale afin de la maintenir efficacement.

Exemple : (condition locuteur SC – interlocuteur « normal », L1 est schizophrène)

[../..]

1.L1 : avec moi, y'avait un copain, il avait fait les beaux-arts à Strasbourg, il parlait correctement, hein, il savait parler hein, Patrick S., il savait parler.. vous êtes pas du CAT vous ?

2.L2 : ah non

3.L1 : non non alors, euh, lui c'était la drogue euh, pis ça lui monte à la tête alors euh, oh c'est le cas de le dire

4.L2 : il était un peu artiste lui

5.L1 : euh oui.. pourquoi vous dites ça ?

6.L2 : parce qu'il a fait les beaux-arts

7.L1 : lui oui alors euh, j'te dis y'avait des moments, moments moments d'absence où il déraille complètement.. il déraillait euh, il regardait jamais la télé,

[../..]

Parmi tous les actes que comporte l'intervention initiative de L1 au premier tour de parole, l'interlocuteur L2 semble avoir réagi plus précisément à « il avait fait les beaux-arts à Strasbourg ». Il est

<sup>4</sup> Rétablir le sens, c'est contribuer à la réussite de la communication, c'est donc par exemple reconnaître une conséquence pragmatique nouvelle au risque d'une opération mentale déductive.

possible d'élaborer un modèle inférentiel attestant qu'il s'agit bien l'acte qu'il a reconnu comme directeur :

prémisse majeure : X a fait les beaux-arts

prémisse implicite : il est nécessaire d'être un peu artiste pour faire les beaux-arts

---

implication contextuelle : X était un peu artiste

(figure du modus ponens :  $p \supset q$ ,  $p$ , DONC  $q$ )

On obtient un contexte propositionnel composé par les deux prémisses au sein duquel une opération inférentielle est réalisée ; elle aboutit conversationnellement à une implication contextuelle dont on reconnaît après-coup la trace au niveau du contenu propositionnel de l'assertion accomplie par l'auditeur au second temps de l'interaction, c'est-à-dire en 4.L2. « il était un peu artiste lui » (par inférence non démonstrative).

*b) Propriétés de la réaction interprétative de l'interlocuteur « normal » et de l'interlocuteur schizophrène au 2<sup>ème</sup> temps de l'interaction communicative*

Le recours à l'inférence déductive en interaction conversationnelle, dans ce corpus, se réalise donc 10 fois chez l'interlocuteur schizophrène et 49 fois chez l'interlocuteur « normal ».

Il se trouve que la structure interlocutoire de l'échange assertif qui aboutit à une interprétation déductive chez l'auditeur schizophrène est en tout point pareille à celle qui aboutit à un phénomène déductif chez l'auditeur « normal » (voir schéma plus haut).

Sur le plan du contenu des prémisses implicites, on constate 10 occurrences du contexte encyclopédique pour 10 déductions chez le locuteur schizophrène. Et l'on constate 44 occurrences d'assomptions encyclopédiques pour 49 déductions chez le locuteur « normal ».

Quel qu'il soit, c'est-à-dire schizophrène ou « normal », l'auditeur mis en position de traiter une assertion en conversation schizophrène adopte le même type de stratégie quand il exploite ses capacités déductives. Il apparaît alors opportun de tester l'hypothèse selon laquelle les deux catégories d'interlocuteurs ont respectivement

*L'interaction verbale*

tendance à privilégier le contexte encyclopédique plutôt que toute autre catégorie<sup>5</sup> d'assomptions dans cette situation. Bien que nos données soient quantitativement modestes, nous pouvons affiner leur exploitation à l'aide du test du « Khi-2 corrigé ».

prémisses implicitées	encyclopédie socio-culturelle	autres assomptions	(total)
Auditeur schizophrène	10	02	12

Khi-2 corrigé = 3,84,  $p < .05$

Convocation des prémisses implicitées de type encyclopédique par rapport à toute autre catégorie de prémisses dans le dispositif cognitif-interprétatif de l'auditeur schizophrène

L'hypothèse nulle  $H_0$  « le dispositif cognitif-interprétatif de l'interlocuteur schizophrène ne privilégie aucune de ces deux catégories d'assomptions contextuelles au détriment de l'autre lorsqu'il réalise une déduction » est rejetée.

prémisses implicitées	encyclopédie socio-culturelle	autres assomptions	(total)
auditeur « normal »	44	14	58

Khi-2 corrigé = 13,53,  $p < .001$

Convocation des prémisses implicitées de type encyclopédique par rapport à toute autre catégorie de prémisses dans le dispositif cognitif-interprétatif de l'auditeur « normal »

L'hypothèse nulle  $H_0$  « le dispositif cognitif de l'interlocuteur « normal » ne privilégie aucun de ces deux ensembles d'assomptions contextuelles au détriment de l'autre lorsqu'il réalise une déduction » est rejetée. L'hypothèse alternative est acceptée. Il y a donc là aussi une différence à l'avantage de l'encyclopédie.

*c) Encyclopédie socio-culturelle et structure de la conversation schizophrène*

Les prémisses implicitées de type encyclopédiques socio-culturelles qui sont convoquées le sont souvent sur entrée lexicale-encyclopédique (Musiol, 1998). L'entrée encyclopédique d'un

<sup>5</sup> Il s'agit de catégories contextuelles du type « situationnel », « cotextuel », « logique » (Musiol, 1998).

concept « rassemble les informations sur l'extension ou la dénotation du concept, c'est-à-dire sur les objets, les événements ou les propriétés qui tombent sous ce concept » (Sperber & Wilson, (1986) 1989 : 135). Les auteurs ajoutent par ailleurs que « les entrées encyclopédiques peuvent contenir des morceaux tout faits ou des schémas décrivant des séquences d'actions ou d'événements souvent rencontrés » (Wilson & Sperber 1993 : 19).

Ajoutons que la connaissance encyclopédique, encore une fois significativement sollicitée par rapport à tout autre type de connaissance par le dispositif cognitif-inférentiel de l'auditeur du schizophrène ou de l'auditeur du locuteur « normal » (Musiol, 1998, 2001), « n'inclut pas –comme le craignent les partisans du dictionnaire – toutes les connaissances idiosyncrasiques possibles que peut détenir un individu isolé, mais seulement celles que la culture engrange dans le patrimoine des connaissances collectives » (Eco : 1990 : 117). Il s'agit donc d'une connaissance socialisée, par conséquent potentiellement partagée par l'auditeur et le locuteur.

Cette connaissance nous semble donc avoir pour caractéristique d'être toujours vraie. Elle l'est au risque du dispositif-cognitif interprétatif de l'auditeur qui la convoque, mais elle l'est aussi par conséquent (à supposer que locuteur et auditeur partagent tant soit peu une même culture) du point de vue des croyances épistémiques du locuteur. En cela, sa convocation a pour conséquence de ne jamais mettre en péril la progression de la communication, même dans le cas où l'inférence réalisée par l'auditeur ne lui permet pas d'accéder à la reconnaissance précise de l'intention de communiquer du locuteur.

En effet, dans ce dernier cas, parce que cette prémisse est toujours vraie du point de vue des connaissances épistémiques du locuteur et de l'auditeur, et parce que en tant que prémisse implicite, elle participe au contenu représentationnel de la conséquence pragmatique nouvelle, elle contribue à amener l'auditeur à construire une représentation qui est toujours proche des savoirs et représentations du locuteur.

Celui-ci aura donc tendance au troisième temps-clé de la transaction à ne pas remettre en cause le principe de l'échange

*L'interaction verbale*

interactionnel ; il corrigera l'interlocuteur, apportera des précisions ou bien demandera à l'auditeur « d'explicitier » son raisonnement comme c'est le cas dans l'exemple.

5.L1 : euh oui.. pourquoi vous dites ça ?

6.L2 : parce qu'il a fait les beaux-arts

7.L1 : lui oui alors euh, [./..]

#### **4. La forme logique du dispositif cognitif-interprétatif : le rôle de l'a-priori empirique de l'interaction communicative et la syntaxe de l'interaction schizophrène**

Les échanges conversationnels sont précisément le lieu d'accomplissement de l'interaction communicative qui déploie les relations cognitives et sociales qu'assument les protagonistes de l'échange (Trognon, 2001 ; Trognon & Kostulski, 1999 ; Trognon, Musiol & Kostulski, 1999). En tout cas, si les a-priori empiriques de l'interaction communicative contribuent à sa structuration, alors on doit y trouver des traces.

Il nous importe maintenant de contribuer à l'hypothèse selon laquelle il existe une relation de dépendance qui associe les schémas de pensée empiriques des interlocuteurs et la structure de l'interaction communicative (Musiol, 2001). Tout se passerait comme si, en effet, les processus socio-cognitifs reconstitués via les traces qu'ils laissent dans l'interlocution apparaissaient isomorphes à l'architecture interlocutoire dans laquelle ils sont incarnés.

##### *a) La notion d'a-priori empirique de la communication*

En l'occurrence, le « pragmatique » est gouverné par des normes qui assurent l'intelligibilité des actes de communication ; mais de telles normes, par opposition aux règles sémantiques, sont, par nature, non pas algorithmiques mais plutôt heuristiques. Ainsi, puisque la structure séquentielle d'un échange communicationnel (par exemple un dialogue ou une conversation) consiste en l'enchaînement des significations réelles communiquées par les locuteurs plutôt qu'en l'enchaînement des seules significations sémantiques, puisque les significations des locuteurs sont toujours traitées en fonction d'un

processus d'interprétation pragmatique ouvert-fermé et conjectural (ou abductif), il est inutile d'essayer de définir cette structure en termes purement logico-sémantiques (Dascal, 1994). Les a-priori empiriques de la communication sont donc des axiomes qui représentent des schémas de pensée sensibles à la fois à certaines contraintes d'origine environnementale ou contextuelle et à certaines contraintes plus strictement cognitives (Musiol, 2001).

Par hypothèse, les a-priori empiriques de la communication assument un rôle fondamental dans la régulation du processus communicationnel, donc dans la régulation du comportement social. La psychologie sociale de la communication (Bromberg & Trognon, 2001) a largement puisé au sein de la pragmatique afin de construire les modèles qui lui serviront à théoriser le processus de communication (Ghiglione, Bromberg & Dorna, 1986 ; Ghiglione & Trognon, 1993 ; Bromberg, 2001 ; Trognon, 2001). C'est d'abord à Grice et en particulier à son célèbre principe de coopération que ces différents auteurs vont naturellement se référer. La philosophie à laquelle se raccroche la conception gricienne est extrêmement congruente avec les présupposés de la psychologie sociale de la communication. En effet, Grice se réfère lui-même à la notion d'a-priori qu'avait développée Kant (1787) et en particulier au pessimisme du philosophe quant à la Nature humaine. L'homme communique dans son intérêt singulier ; la communication surdétermine le comportement social et participe de ce fait au fondement de l'institution qui permettra de transcender et de prolonger l'instinct naturel (Deleuze, 1953). Il nous semble ainsi que l'interaction verbale, qu'elle soit « normale » ou pathologique, peut être comparée à un processus institutionnalisé ; ses propriétés, en l'occurrence cognitives, reflètent son organisation et peuvent être appréhendées indirectement par l'analyse.

Du reste, l'analyse cognitivo-conversationnelle des pathologies est en ce sens susceptible de révéler certains schémas de pensée archaïques constitutifs du processus d'institutionnalisation.

*L'interaction verbale**b) Processus pragmatique inférentiel, force illocutoire, et coopération*

L'analyse du dispositif cognitif-interprétatif de l'interlocuteur associé à sa réaction en T2 (4.L2) peut être complétée ainsi :

Fx : Faire les Beaux-Arts

Ax : Etre artiste

Fx → Ax : pour faire les beaux-arts, il faut être artiste

prémisse majeure : Fx

prémisse mineure : Fx → Ax

-----  
 conclusion : Ax

On notera que la prémisse implicite convoquée en mémoire encyclopédique socio-culturelle par le dispositif cognitif-interprétatif de l'interlocuteur « normal » correspond à une proposition qui restitue l'une des conditions préparatoires possibles d'un acte accompli par le locuteur schizophrène en I1(T1), soit « il avait fait les beaux-arts à Strasbourg ». En théorie, les conditions préparatoires d'un acte de langage relèvent de sa force illocutoire. Ce sont les états de chose que le locuteur accomplissant l'acte présuppose ou tient pour vrais (Vanderveken, 1988). La prémisse implicite « il est nécessaire d'être un peu artiste pour faire les Beaux-Arts », ou formulée autrement, « pour faire les Beaux-Arts, il faut être artiste », soit « Fx → Ax », est susceptible d'appartenir au réseau sémantique de « Fx », soit « Faire les Beaux-Arts ». A ce titre, le processus de contextualisation qui est accompli par l'interlocuteur « normal » et dont on reconnaît la trace en 4.L2, contribue à rétablir ou compléter le sens du locuteur. On constate ainsi l'articulation entre la dynamique interprétative agie par l'interlocuteur et la composante illocutoire de l'acte de langage accompli par le locuteur.

Tout se passerait donc comme si la dynamique du dispositif cognitif-interprétatif de l'auditeur avait pour fonction, via la reconstitution de la condition préparatoire de l'énonciation initiale, de compléter la signification de l'acte et même, secondairement, de traiter le sens du locuteur.<sup>6</sup>

<sup>6</sup> Que celui-ci ait une intention de sens précise ou non.

Nous avons pu montrer que sur l'ensemble des cas de déductions non-triviales analysés (interlocuteur schizophrène et interlocuteur « normal » confondus), la sémantique du dispositif cognitif-interprétatif obéit toujours à la même logique. Celui-ci convoque en effet en priorité une assomption de type encyclopédique socio-culturelle.

Au sens de Grice et de son célèbre principe de coopération, la stratégie interprétative de l'interlocuteur consiste à traiter l'énonciation assertive du locuteur comme une implicature de quantité. En effet, la logique de la réaction interprétative prend sens dans un monde interlocutoire au sein duquel l'intervention initiative assertive du locuteur est traitée comme si ce locuteur faisait infraction à la super-maxime de quantité « donnez autant d'information qu'on en attend de vous ». L'intervention du locuteur est jugée par l'interlocuteur comme étant insuffisamment informative. Aussi, la rationalité cognitive que cet interlocuteur agit a pour fonction de pallier l'inquiétante étrangeté du discours du locuteur, au sens où, précisément, ce locuteur est évalué en actes comme étant insuffisamment coopératif.

Pour compléter cette analyse en termes « d'a-priori empirique de l'interaction communicative », on notera que l'interlocuteur (l'auditeur) accomplit toujours le même type d'effort pour garantir la poursuite de la communication. Au sens du principe de pertinence de Sperber et Wilson, cette fois, il apparaît clairement que l'effet visé n'est pas tant l'enrichissement des environnements cognitifs ni même la reconnaissance de l'intention de communiquer précise du locuteur, mais simplement la garantie de la poursuite de la communication. En effet, dès que le dispositif cognitif accède à un savoir, en contexte interprétatif, qui d'une part est compatible avec le sens de l'énoncé initial, et d'autre part appartient au registre encyclopédique socio-culturel, il y a contextualisation et donc déduction non-triviale, c'est-à-dire obtention d'une conséquence pragmatique nouvelle. D'autre part, l'effort cognitif est plutôt mesuré puisque ce type d'information a pour propriété, dans une culture donnée, d'être d'emblée mutuel-

*L'interaction verbale*

lement partagé. Cette spécificité a pour effet de garantir a priori sa pertinence vis-à-vis de l'ensemble des croyances épistémiques du locuteur (Musiol, 1998).

Il semble par conséquent qu'il existe bien une structure cognitive de type « a-priori empirique de l'interaction communicative » qui soit mobilisée par les interlocuteurs en conversation schizophrène et qui comporte les propriétés spécifiques suivantes :

- l'illocution assertive du locuteur est traitée par l'auditeur comme une implicature de quantité ;
- c'est la condition préparatoire de l'illocution qui déclenche le processus de contextualisation ;
- la prémisse implicite convoquée dans le système central de l'interlocuteur est de type encyclopédique socio-culturelle ; par conséquent, ce type d'information contextuelle dispose d'une manifesteté optimale a priori.

Sur ce point, l'a-priori empirique mobilisé a très fortement tendance à privilégier un type d'accès très spécifique au contexte<sup>7</sup> qui consiste à privilégier d'emblée – comme règle d'accès au dispositif inférentiel – les entrées encyclopédiques des concepts qui apparaissent dans le nouvel énoncé (Musiol, 1998) (en l'occurrence l'énoncé qui reçoit rétroactivement le statut d'acte directeur en vertu de la réaction interprétative de l'interlocuteur).

- la conséquence pragmatique obtenue (conclusion) est toujours vraie étant donnée les croyances épistémiques du locuteur ;
- la syntaxe du dispositif cognitif-interprétatif peut être représentée formellement avec la figure logique du modus ponendo ponens.

Cette structure cognitive, quand elle est agie par l'interlocuteur-auditeur, confère rétroactivement à l'interaction communicationnelle assertive qu'elle contribue à structurer les propriétés suivantes :

---

<sup>7</sup> Correspond à la 4<sup>ème</sup> conception du contexte chez Sperber & Wilson (1986).

- l'intervention supportant l'acte directeur de l'interlocuteur dont le contenu propositionnel comporte la trace de la déduction est réduite à un seul constituant (de rang acte) ;
- cette intervention est spontanée, directrice et de force illocutoire assertive (elle ne fait l'objet d'aucune requête d'évaluation ; elle confère de fait à la séquence conversationnelle à laquelle elle appartient le statut d'échange).

Cet a-priori empirique de l'interaction communicative a donc pour fonction de structurer la conversation en provoquant sa complétude et en garantissant sa réussite du point de vue de la réussite de l'échange, alors que du point de vue du contenu, la juxtaposition des univers de discours demeure aléatoire.

## 5. Conclusion

### *a) Interprétation : « principe de perspicacité »*

Les propriétés de l'a-priori empirique de l'interaction communicative que nous venons de décrire ne recouvrent ni les propriétés du principe de coopération, ni les propriétés du principe de pertinence, ni celles d'aucun autre principe de communication. Elles ne sont en fait entièrement superposables à aucun « principe communicationnel » décrit dans la littérature.

Toutefois, de même que le principe de pertinence (Sperber & Wilson, 1986) doit sa filiation à la super-maxime de relation gricienne « soyez pertinent », les propriétés de cet a-priori font penser aux exemples de maximes que Grice propose afin d'illustrer sa 5<sup>ème</sup> super-maxime « soyez perspicace ».

En effet, « être perspicace », c'est dans cette perspective adopter une stratégie interactionnelle, communicationnelle, qui permette de pallier le manque de collaboration du locuteur (qu'il soit schizophrène pour l'interlocuteur « normal » ou « normal » pour l'interlocuteur schizophrène) sans pour autant, a minima, mettre la conversation en danger ; donc en garantissant sa continuité. Tour à tour, les inter-

*L'interaction verbale*

locuteurs schizophrène ou « normal » se comportent au 1<sup>er</sup> temps-clé de la transaction conversationnelle (intervention initiative, T1) comme si, à l'épreuve du comportement interlocutoire réactif-initiatif de l'interlocuteur-auditeur (T2), ils enfreignaient la maxime « évitez de vous exprimer de manière obscure ». <sup>8</sup> Cette attitude spécifique du locuteur-interlocuteur en conversation schizophrène aurait pour conséquence d'amener l'interlocuteur-auditeur à compenser le déficit communicationnel du premier en réagissant interprétativement selon la rationalité que nous avons décrite, donc en vertu d'un véritable principe de perspicacité interlocutoire ou conversationnelle (Musiol, 2004).

Ce principe aurait pour principale propriété de conduire le schéma de pensée de l'interlocuteur vers la reconnaissance d'une intention de communiquer non-littérale sur la base d'une dynamique cognitive orientée « automatiquement » vers la recherche d'un contexte interprétatif associé aux entrées encyclopédiques des concepts qui apparaissent dans l'énoncé, qui, de fait est pris pour directeur dans le discours du locuteur. L'activation de ce principe aurait donc pour principale caractéristique de privilégier le maintien de l'échange conversationnel au détriment de la reconnaissance « précise » du projet de sens du locuteur (dit autrement, de son intention de communiquer).

*b) Phylogenèse et processus cognitifs de gestion de la coopération*

La psychopathologie de l'usage du langage que nous proposons ici s'apparente par ses objectifs et sa méthodologie à la psychologie sociale. Par son domaine empirique, elle est amenée à interroger les propriétés archaïques de la cognition. Du reste, si l'on admet que l'étude des mécanismes cognitifs de traitement de l'information sous-jacents à l'échange social et à la coopération relève traditionnellement

---

<sup>8</sup> Cette maxime correspond à l'une des quatre maximes que propose Grice pour illustrer la catégorie « modalité » qui est sous-jacente à la super-maxime « soyez perspicace ».

de la psychologie sociale,<sup>9</sup> alors cette psychologie sociale a elle aussi beaucoup à apprendre de l'évolution biologique. « Evidence from evolutionary biology can help social psychologists generate new hypotheses about the design features of the information-processing mechanisms that govern social behavior » (Cosmides, Tooby & Barkow, 1992 : 12). La psychologie de l'évolution est de nature à constituer un cadre épistémologique et théorique pertinent pour un tel projet (Musiol, 2002) dans la mesure où, d'une part elle s'affilie directement à la biologie de l'évolution, et parce que, d'autre part, elle tient l'étude des mécanismes sous-jacents à la régulation de l'échange social comme un domaine d'étude privilégié de la cognition. Ainsi, considère-t-on que « The existence of cognition in nature is an outcome of biological evolution. The overall function of cognition is to give the organism some control over its environment » (Sperber, 1994 : XV). En outre, la psychologie de l'évolution explore l'hypothèse selon laquelle l'esprit humain contient certains algorithmes (ou mécanismes spécialisés) qui servent à raisonner à propos de l'échange social (Cosmides & Tooby, 1992 : 164). Et la conversation constitue justement un lieu d'observation privilégié de l'intrication du cognitif et du social (Trognon, 2001) où l'on peut espérer observer certaines heuristiques cognitives héritées phylogénétiquement et de surcroît spécifiques de la gestion des mécanismes de coopération.

### Références bibliographiques

- Bromberg, M. (2001). Interaction sociale et contrat de communication. *Psychologie sociale de la communication (Colloque en hommage à Rodolphe Ghiglione)*. Paris, Université Paris 8, 2-3 fév. 2001.
- Bromberg, M. & Trognon, A. (2001). La psychologie sociale de l'usage du langage. In N. Roussiau (Ed), *Psychologie sociale*, Paris : Press Edition.

---

<sup>9</sup> Dans cette optique et en référence à Bromberg et Trognon (2001) qui définissent une psychologie sociale de l'usage du langage, notre projet de recherche s'apparente sciemment à une psychopathologie cognitive de l'usage du langage.

*L'interaction verbale*

- Coppens, Y. (1983). *Le singe, l'Afrique et l'homme*. Paris : Fayard.
- Cosmides, L. & Tooby, J. (1992). Cognitive adaptations for social exchange. In *The adapted mind*, (pp. 163-228). New York/Oxford: Oxford University Press.
- Cosmides, L., Tooby, J. & Barkow, J. H (1992). Introduction: Evolutionary Psychology and conceptual Integration. In *The adapted mind* (pp. 3-15). New York/Oxford: Oxford University Press.
- Dascal, M. (1994). The dispute on the primacy of thinking or speaking. In M. Dascal, D. Gerhardus, K. Lorenz & G. Meggle, *Philosophy of Language – an international handbook of contemporary research* (vol. 2), Berlin: De Gruyter.
- Deleuze, G. (1953). *Instincts et institutions*. Paris : Classiques Hachette.
- Dunbar, (2001). Le langage crée le lien social. *La Recherche*, 341, 27-31.
- Eco, U. (1990). *Les limites de l'interprétation*. Paris : Grasset.
- Ghiglione, R., Bromberg, M. & Dorna, A. (1986). Parole et persuasion : les enjeux sociaux. In R. Ghiglione (Ed), *L'homme communiquant*, (pp. 77-109). Coll U. Paris : Armand Colin.
- Ghiglione, R. & Trognon, A. (1993). *Où va la Pragmatique ?* Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Grice, H. P. (1975/1989). Logic and Conversation. In H. P. Grice (Ed), *Studies in the way of words*, (pp. 22-40). Cambridge (MA) / Londres : Harvard University Press.
- Gould, S.J. (1995). *Dinosaur in a Haystack*. New York : Harmony Books.
- Kant, E. (1787/1986). *Critique de la raison pure*. Coll. Quadrige. Paris : PUF.
- Moeschler, J. (1996). Pragmatique de la conversation (juridique). In *Interaction & Cognitions*, 1, 101-113.
- Musiol, M. (1995). On « Dictionnaire Encyclopédique de Pragmatique » of J. Moeschler and A. Reboul. *Pragmatics and Cognition*, 3-2, 386-394.
- Musiol, M. (1998). Le traitement des pensées assertives en interaction schizophrénique. *Psychologie de l'Interaction* « L'assertion en débat : la description du monde dans la conversation ». 5-6. 149-178.
- Musiol, M. (2001). Les a-priori empiriques de l'interaction communicative. *Psychologie sociale de la communication (Colloque en hommage à Rodolphe Ghiglione)*. Paris, Université Paris 8, 2-3 fév. 2001.

- Musiol, M. (2002). *Les conditions de l'analyse des troubles de la pensée dans l'interaction verbale*. Habilitation à diriger des Recherches, Université Paris 8, 7 janvier 2002.
- Musiol, M. (2004). Les contrats de communication au risque des pathologies de la communication. In M. Bromberg & A. Trognon (Eds). *Psychologie sociale et communication*. Paris : Dunod.
- Musiol, M. & Trognon, A. (2000). (Eds). *Eléments de psychopathologie cognitive. Le discours schizophrène*. Coll. U. Paris : Armand Colin.
- Sperber D., 1994. Introduction. In D. Sperber, D. Premack & A. J. Premack (EDS), *Causal cognition (a multidisciplinary debate)* (pp. XV-XX). Oxford : Clarendon Press.
- Sperber, D. & Wilson, D. (1986/1989). *Relevance*. Oxford/Cambridge: Blackwell. (trad. fr. *La pertinence*. Minuit: Paris).
- Trognon A., (2001). Pragmatique et psychologie sociale. *Psychologie sociale de la communication (Colloque en hommage à Rodolphe Ghiglione)*. Paris, Université Paris 8, 2-3 fév. 2001.
- Trognon, A. & Kostulski, K. (1999). Eléments d'une théorie socio-cognitive de l'interaction conversationnelle. *Psychologie Française*, 44, 4, 307-318.
- Trognon, A., Musiol, M. & Kostulski, K. (1999). Une théorie de la conversation est-elle possible ? *Verbum*, XXI, 2, 133-146.
- Vanderveken, D. (1988). *Les actes de discours*. Bruxelles : Mardaga.
- Wilson, D. & Sperber, D. (1993). Pragmatique et temps. *Langages*, 112, 8-25.